

Le curé des Grandes Rousses

Il se pourrait bien que ce soit la plus ancienne mention d'une famille particulière sur la commune. Elle date du onzième siècle, au temps où Guigues II d'Albon régnait sur la région, avant même que son petit-fils Guigues IV ne commence à porter le surnom de « Dauphin ». C'est vous dire si ça remonte.

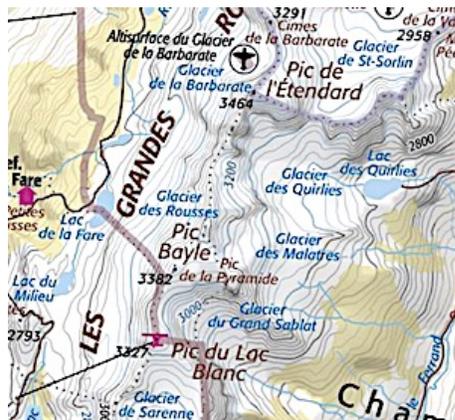
In parochia autem Sancti Martini del Vinos, clausus unus de vines sive de terra, qui fuit de Esmidone Bello, de Auriol.

D'après le cartulaire de Saint-Hugues, il y aurait donc eu un « Esmidone Bello de Auriol », qui aurait possédé des vignes et des terres du côté de Saint Martin le Vinoux. Dans les textes latins anciens, on trouve Bayuli, Bajuli, Bailli, Belli ; et dans les textes français, Beyle, Belle, Baile... ou Bayle, qui a fini par s'imposer chez nous. Quant à jurer que le Auriol du cartulaire est bien le nôtre, rien ne le prouve. Il y a d'autres Auriol, Oriol, Loriol, ou Uriol dans la région.

Reste que, aussi loin que remontent les registres d'état-civil, il y a toujours eu des Bayle au Petit Oriol. Alors pensez, dans le cas de Joseph Auguste Ferdinand Bayle, né le 31 août 1841, il n'y a pas le moindre doute. Voici l'acte de naissance, dans la magnifique calligraphie de l'époque. Il est né à une heure du matin, « de Pierre Bayle, âgé de quarante ans, cultivateur au Petit Oriol, hameau de la commune de Cornillon, et de Félicité Desmoulins son épouse, âgée de quarante deux ans ».



Vu l'âge des parents, vous vous doutez bien qu'il n'était pas le premier de la fratrie. Il avait même trois frères aînés, Pierre, Maurice et Napoléon. Mais il est le seul à avoir laissé une trace au-delà des frontières du Trièves.



Et quelle trace ! Le point culminant du massif des Grandes Rousses porte son nom : le Pic Bayle, 3465 m. Il est à peine plus haut que le Pic de l'Étendard, et beaucoup moins connu. Que s'était-il donc passé ? Joseph Bayle était-il un alpiniste audacieux, un de ces casse-cou avide d'exploits et de renommée ?

Une chose est sûre, c'était un bon marcheur. On rappelle encore dans sa famille qu'il venait voir ses parents depuis Oz-en-Oisans... à pieds ! Pourquoi Oz-en-Oisans, précisément au pied du massif des Grandes Rousses ? À sa sortie du séminaire, en 1866, il y avait été nommé curé. Là, il avait assumé son sacerdoce, tout en se réservant suffisamment de temps pour rendre visite à sa famille à Cornillon et arpenter les montagnes du voisinage. Et c'est ainsi qu'en juillet 1874...

« Oui, la providence veillait sur nous et sa main invisible se tenait prête à nous secourir. Cette ascension émouvante dura plus d'une demi-heure. Après, à 11h et demie, nous étions sauvés, au prix seulement de nos longs efforts. L'Étendard était vaincu dans la lutte acharnée que nous avons dû soutenir contre lui : pour la première fois des pieds humains en touchaient la cime. »

Tadaaann ! Gloire et honneur ! L'abbé Bayle est le premier, là où la main de l'homme n'a jamais mis le pied. Le tout nouveau Club Alpin Français, sous la plume acérée d'un de ses fondateurs, Adolphe Joanne, se charge de doucher les enthousiasmes oziens. Une gravure en couleurs est publiée, d'après un dessin de P. Puiseux, ascensionniste antérieur. D'autres récits d'expéditions précédentes sont reproduits, en plus du résumé de celle de Bayle...

« emprunté au journal *le Dauphiné*, excellent recueil géographique et littéraire dont la collection contient une masse considérable de renseignements utiles aux alpinistes, mais dont le fondateur et rédacteur en chef a cru trop facilement les déclarations candides de M. l'abbé Bayle, qui se persuade, au fond de sa vallée, qu'il a le premier fait l'ascension du pic de l'Étendard. »



Ouille ! Que penser de cette volée de bois vert ? Joanne avait-il raison ? Des ascensions avaient-elle précédé celle de Bayle, d'une bonne dizaine d'années ? Oui, il n'y avait pas de doute là-dessus. Des Anglais, puis des Allemands s'étaient succédés, au moins depuis 1863. Mais surtout, tout à leur découverte de l'alpinisme sportif, ces premiers ascensionnistes « pour la beauté du geste » oubliaient trop facilement tous ceux qui avant eux, avaient escaladé ces mêmes montagnes, avec des motivations plus prosaïques.

Une génération plus tôt, une campagne géodésique sans précédent avait conduit le capitaine Durand entre autres, de sommet en sommet, construisant des signaux de visée de plusieurs mètres de haut, séjournant parfois plusieurs jours d'affilée sur la cime. En juillet 1828, il avait édifié un signal sur une des pointes du Pelvoux (actuellement la Pointe Durand, 3932 mètres), d'ascension autrement plus difficile que celle de l'Étendard.

Et encore...



L'abbé Bayle comme le capitaine Durand ignoraient que six ou sept siècles avant eux, des hommes et des femmes exploitaient des gisements de plomb argentifère (galène) sous le Pic Bayle, jusqu'au Lac Blanc et au Lac du Milieu, au-dessus de 2600 mètres. Non seulement ils y creusaient des galeries, mais il y avaient aussi installé une forge, alimentée par du charbon de bois, monté à dos d'homme ou de mulet depuis la vallée.

Certes, on peut douter que ces mineurs de Brandes aient eu l'idée saugrenue de grimper sur les sommets qui dominaient leur chantier.

Mais que dire alors de la mine des Sarrasins, exploitée quasiment au sommet de la Pointe du même nom, à plus de 2900 mètres, peut-être depuis l'âge du bronze ?



Adolphe Joanne feint de croire que le rédacteur en chef du *Dauphiné* s'est laissé abuser par « les déclarations candides de M. l'abbé Bayle ». Et si c'était le contraire ? Si Xavier Drevet, fondateur du journal avec sa femme Louise, avait cherché à faire mousser les exploits d'un ami pour assurer la publicité du journal en même temps que celle du curé d'Oz ? Le récit de Bayle avait été annoncé plusieurs semaines auparavant par quelques articles accrocheurs. Au point que Bayle commence le sien par :

« Un ami excellent, mais quelque peu flatteur à mon égard, a déjà entretenu beaucoup trop de moi les lecteurs du *Dauphiné*, parce que l'amour de la science et des grandes excursions alpestres m'avait fait emprunter la publicité de son intéressant journal pour appeler de nombreux touristes à tenter une ascension toute nouvelle. »

Mais, me direz vous, il n'aurait tenu qu'à lui de refuser une publicité et une gloriole somme toute fort peu évangéliques. Certes, mais un enjeu aussi sacerdotal que bassement terre-à-terre rendait la publicité nécessaire, et l'aide de la presse particulièrement bienvenue. C'est encore le *Dauphiné* qui se charge de l'annonce, pendant le même été 1874.

« Mardi 6 octobre, aura lieu à Oz la bénédiction de la charmante église nouvellement construite, grâce surtout au zèle de ce brave et digne prêtre de la paroisse, M. l'abbé Bayle, et grâce aux libéralités qu'il a su quémander un peu partout. »



Joseph Bayle est décédé « en ayant pris froid » le 24 mai 1880 à Oz. Il n'avait pas encore 39 ans.



Sa courte carrière lui a valu la reconnaissance de ses concitoyens. Au point que récemment, sa tombe dans le cimetière d'Oz a été restaurée, et ornée d'une magnifique inscription : « À l'abbé Bayle, ses paroissiens, ses amis ». Il méritait bien que l'on donne son nom à une des montagnes de la commune, vous ne trouvez pas ?

Eh oui, l'histoire est terminée. Pardon ? Vous vous demandez si c'est bien Antoine de Ville qui a inventé l'alpinisme en 1492 au Mont Aiguille ? Euh... en un sens, si vous voulez. Vous dites ? La première hivernale de la face Nord du Serre Vulson ? Non, ce n'est probablement pas lui. L'arête Sud-Ouest du Grand Fays en escalade libre ? Ce n'est pas l'abbé Bayle non plus. La cascade de glace des Combeilles ? Ah non ! ce n'est pas gentil de se moquer de la cascade des Combeilles !